

## ***Autoworkshops* de performance en terrain vague : une proposition de commun**

Laurence Beaudoin Morin

Number 130, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin Morin, L. (2018). Review of [*Autoworkshops* de performance en terrain vague : une proposition de commun]. *Inter*, (130), 68–69.



> Auto-workshop de performance en terrain vague, 2016. Photo : Guillaume Brassard.

# AUTOWORKSHOPS DE PERFORMANCE EN TERRAIN VAGUE : UNE PROPOSITION DE COMMUN

► LAURENCE BEAUDOIN MORIN

Le commun est lié à ces pratiques de co-usage spécifique déterminé par les sujets réunis qui, par leur rencontre, en définissent le fonctionnement et le vivant. Cette notion, approfondie par Pierre Dardot et Christian Laval, respectivement philosophe et sociologue, et tous deux auteurs du livre *Commun : essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, se réalise en marge de la propriété privée ou publique. Ce commun existe dans les interstices, où la réglementation des deux pôles de propriété ne régit plus l'existence du groupe se réunissant dans son périmètre et alloue à celles<sup>1</sup> qui l'activent un sursis dans son quotidien. Dans l'usage différent d'un espace se crée une option sociale différente, déterminée par les membres présentes, qui ne peut être au sein de l'espace public. Ce dernier, délimité par les régulations étatiques ou municipales, n'alloue pas à celles qui y circulent le partage du sensible nécessaire au collectif. C'est en brouillant les places et les fonctions que celui-ci peut exister, en passant par une circulation des mots et des corps transgressifs, notion à laquelle se référait Rancière. Les immeubles abandonnés ou les terrains vagues se retrouvent, parmi d'autres, convoités par les glaneuses d'espaces résiduels pour y vivre du commun. Dans le souvenir de la liberté de ces endroits délaissés, elles s'y rendent afin d'y penser ensemble un nouvel usage de leur(s) corps, de l'espace et du temps.

La perception de chacune côtoyant les terrains vagues diffère. Celles qui les croisent de temps à autre sur leur chemin ou en font une destination les voient se définir de manière graduelle, avec le tiers-paysage qui reprend le dessus aléatoirement ou apparaît subitement par la mise à terre de l'architect-

ture qui le couvrait depuis des années. Pour certaines, ces espaces sont *nuisibles* à la valeur de leur propriété connexe, *dangereux* car perçus comme terrains fertiles à la criminalité ou causent simplement une rupture esthétique avec le paysage urbain de leur quartier. Pour d'autres, ces espaces sont des *ateliers* des possibles où la rencontre avec l'autre se produit grâce à la *permissivité* de l'anonymat. Ces espaces sont polymorphes : vastes champs pollués, petits lots encerclés de murs avec coins tagués, stationnements désuets au cœur du centre-ville, hôtes des traces d'une époque en ruine ou points de dépôt pour les articles de seconde main. Les statuts légaux des terrains vagues citadins oscillent aussi entre propriété privée et publique, dont l'usage citoyen est limité dans tous les cas. C'est en transgressant ces frontières, dans une démarche de refus du liminal, soit de « la fixité de tout ordre » dont discute Rebecca Lavoie<sup>2</sup>, que nous parviendrons à vivre nos idées politiques dans un versant positif par une proposition de rencontre d'art performance.

Terrain privé au zonage industriel, l'espace au coin des avenues du Parc et Van Horne à Montréal accueille une collectivité impromptue depuis quelques années. S'y est tenu pendant des années un immeuble abandonné de six étages où l'imagination créatrice de son usage ne se limitait pas à la matérialité de son architecture, mais évoluait selon les interactions humaines s'y abritant avant sa démolition. Depuis mars 2016, nous sommes un groupe au nombre mouvant à s'insérer dans son territoire, désormais plat et grand comme onze lots, et entreprenons son occupation performative ponctuelle depuis lors. Les

*autoworkshops*, plateformes de pratique et de partage de connaissance sur la performance, sont l'expression du commun dans leur mode de fonctionnement horizontal qui se situe au sein de cet espace atypique, mais surtout celle d'une pratique cherchant à *s'instituer*. Au sens que Dardot et Laval lui donnent, la praxis instituante renvoie à la synthèse des codes et des manières d'être qu'engendre une telle rencontre sociale, dépassant ainsi la doxa. Nous verrons dans les mots qui suivent de quelle manière ce modèle d'organisation artistique se revendique du commun. Nous aborderons la théorie de la réciprocité maussienne et la position constamment échangée entre spectatrice et performeuse, notamment chez Rancière, pour finalement mettre en perspective l'apport du terrain vague en tant que construction d'un lieu par et pour les participantes, en référence à Augé, et l'apport du geste comme moyen de redéfinition de ce lieu, selon le propos d'Agamben.

Les *autoworkshops* prennent place pendant des journées entières dans un terrain vague du quartier, où la liberté d'action de l'espace permet aux participantes de tester des gestuelles, attitudes et collaborations sous le mode de l'improvisation. Les exercices, établis au gré de la journée avec consensus, sont élaborés selon le rythme et les attentes spécifiques du groupe présent. Le groupe, constitué de personnes aux provenances variées, se construit avec une attention généreuse portée à l'autre et dans un climat propice à l'échange de savoir. Les propositions de groupe, en équipe ou solo, se relayent dans un désir d'entraînement de notions performatives auquel chaque personne prend part en alternance entre

le rôle de performeuse et de spectatrice. Ce fonctionnement agit à titre de contexte émancipatoire pour les participantes qui brouillent les rôles et définissent les périmètres de l'expérimentation collective, dans l'esprit de Rancière. Exposées à l'état de vulnérabilité qu'invoque le stress d'improviser, aux essais, aux bons coups, à la réception des commentaires de l'autre dévoilés à leur regard, critiques parfois mais constructifs, les participantes prennent place dans l'expérience des *autoworkshops*. Cette place dans le groupe, inversée constamment et reprise par chaque participante, permet un échange égalitaire qui recherche des rapports non hiérarchiques dans l'apprentissage d'une discipline artistique dont toutes n'ont ou n'auront pas la même expérience.

Ces conditions rassemblées permettent d'expérimenter la notion de réciprocité de Marcel Mauss, où le don/contre-don<sup>3</sup> s'exprime à travers le *don de soi* que représente l'acte de performer. Nous souhaitons réfléchir à ce fonctionnement, tel Mauss qui critiquait la doctrine de l'utilitarisme social. Nous visons comme lui à rejeter la réduction de la nature et de l'expérience humaine au calcul et aux échanges pécuniaires. Nous recevons la performance de l'autre, lui rendons à elle et au groupe présent. C'est dans cet espace social impalpable, entre celle qui émet et celle qui reçoit et rend, que se situe le commun. Non tangible et innommable, l'espace n'est propriété de personne. De celui-ci, en parallèle à la production sociétale généralisée, émerge l'entraînement d'une habileté marginale. Nous voyons dans le partage de connaissance et la mise hors de soi une interaction qui n'est pas mesurable en des termes quantitatifs économiques, mais qui se ressent comme une dépense de temps non aliéné. En continuité avec Bataille, la « dépense improductive » d'énergie est dirigée vers soi et vers l'autre dans l'exclusivité du moment pour produire et reproduire *notre corps social*.

Sitôt esquissés qu'ils deviennent souvenirs, les gestes sont indiscernables à l'œil qui n'est pas complice. La performance est une forme de communication, un désir de sortir de soi, de *prendre le risque de l'autre*, pour lier des existences simultanées : « [Elle] n'est pas la transmission du savoir ou du souffle de l'artiste au spectateur. Elle est cette troisième chose dont aucun n'est propriétaire, dont aucun ne possède le sens, qui se tient entre eux, écartant toute transmission à l'identique, toute identité de la cause à effet<sup>4</sup>. » La performance s'entend comme moyen employé pour remplir l'espace qui sépare les corps, ceux-ci tentant de le faire pour l'autre dans un désir infini.

Elle est imperceptible et ne laisse de traces autres que dans le souvenir de celles l'ayant vécue. Son expérience ne peut se transmettre ou être récupérée subséquemment dans l'exactitude de son expression. Les *autoworkshops* sont cette conception du langage glissant, qui s'insinue dans les craques, imprévisibles. Ils sont ce mode de communication ni enregistrable ni transportable qui, comme De Certeau l'énonce en faisant la distinction entre le discours, l'acte de parler et celui de passer des journées entières à l'exercice de la performance en terrain vague, n'est pas détachable de la circonstance<sup>5</sup>. Nous faisons avec ce qui est déjà là : nous manipulons l'espace temporel, physique, corporel ; nous le détournons dans une portée radicale à l'environnement.

Dans sa logique nomade, l'occupation mobile des *autoworkshops* de performance refuse l'approche conquérante d'appropriation. Elle agit dans une déterritorialisation imaginaire de la propriété. Les corps, en se déplaçant dans des endroits où ils ne devraient pas être, découpent les lignes de fracture aux frontières du terrain privé et y insèrent du commun par leur agir. Le geste performatif est compris « en tant que mouvement ayant en soi sa propre fin »<sup>6</sup> par Agamben, qui le différencie du mouvement corporel subordonné au déplacement linéaire. Les gestuelles improvisées ont comme finalité une cohérence visuelle esthétique et une sensibilité communicante face à celles qui les captent dans l'éphémérité de leur existence. Ce chronotope n'est possédé par aucune présente ; il n'est pas copropriété, mais coactivité.

Le non-lieu est à vocation consumériste ou de passage. Il ne peut engendrer de sentiment de collectivité par une utilisation fréquente sans être un espace auquel l'usagère ou consommatrice peut s'identifier. Alors, nous pouvons clamer que, pour notre groupe, le terrain vague au coin de l'avenue du Parc et de l'avenue Van Horne rassemble les composantes du lieu, inversement entendues par Marc Augé. Le lieu serait l'espace du commun produit par les participantes aux *autoworkshops*. Le terrain vague, *lieu* lorsque nous l'occupons, est ainsi activé par l'espace entre nos corps. Ses frontières se redessinent constamment par nos déplacements sur son sol et dans l'amplitude de notre geste. Comme le mentionnait Augé qui parlait de l'importance de l'historicité de l'espace, permettant les relations et le développement identitaire, ces éléments prennent forme dans la rencontre de nos corps : nous sommes porteuses du lieu en constante redéfinition.

Cet usage du temps, de l'espace et des corps est une célébration collective s'instituant au cœur de la pratique performative. Le geste vers l'autre comble momentanément l'espace invisible entre les corps, mais tisse des liens où s'éprouve le nouveau périmètre du lieu, mouvant. Les *autoworkshops* de performance marquent cet interstice de la ville, laissant aux participantes et aux passantes un souvenir émancipé, qui ouvre sur la réalisation d'idées politiques et artistiques. À celle qui lira ces lignes, il s'agit d'une invitation à réfléchir l'usage des espaces urbains délaissés et à prendre acte pour coconstruire son autodétermination par la performance socialisante. ◀

#### Notes

- 1 Le genre féminin employé dans ce texte fait référence à « la personne ».
- 2 Rébecca Lavoie, *Le conflit de l'espace et le processus émancipatoire : vers une micropolitique nomade* [mémoire M.A.], Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, p. iv.
- 3 Cf. Marcel Mauss, « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1925), dans *Sociologie et anthropologie*, Quadrige et Presses Universitaires de France, 1993, p. 143-279.
- 4 Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé*, La Fabrique, 2008, p. 21.
- 5 Cf. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1 : arts de faire*, Gallimard, 1990, p. 38.
- 6 Giorgio Agamben, *Moyens sans fin : notes sur la politique*, Payot et Rivages, 1995, p. 68.

**Laurence Beaudoin Morin**, artiste de l'art action, s'intéresse à l'amplitude du geste dans l'espace physique et dans son souvenir (saisissable uniquement par le regard complice). Ses performances, parmi celles des autres, révèlent une démarche d'interconnexions et de partages solidaires, valorisant l'attention particulière à la subjectivation processuelle du groupe présent. Elle a vécu son baccalauréat à Concordia (2015) et rédige actuellement son mémoire à l'UQAM. Beaudoin Morin était présente à la RIPA en 2015 et elle le coorganise aujourd'hui. Cofondatrice des *autoworkshops* en terrain vague depuis 2016 et du Festival le Maquis depuis 2017, elle conçoit l'organisation événementielle comme une occasion d'être ensemble.